

Jean-Pierre Bordier, « Découvrir *La Vérité cachée* »,
Théâtre et polémique religieuse, 2014,
mis en ligne en Juillet 2014,
URL stable <<https://sceneeuropenne.univ-tours.fr/regards/theatre-polemique>>.

Collection : Regards croisés sur la scène européenne
est publié par le **Centre d'Études Supérieures de la Renaissance**
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 7323

Responsable de la publication

Philippe VENDRIX

Responsable scientifique

Juan Carlos GARROT ZAMBRANA

Mentions légales

Copyright © 2014 - CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de création

Juillet 2014



Découvrir La Vérité cachée

Jean-Pierre Bordier

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

La *Vérité cachée dedans cent ans faite et composee a six personnages, nouvellement corrigee et aumtee avec les autoritez de la sainte escripture* a été imprimée par Pierre de Vingle à Neuchâtel au début de l'année 1534, quelques semaines après *La Maladie de Chrestienté* (décembre 1533). On connaît l'auteur de la *Maladie de Chrestienté*, Mathieu Malingre, mais l'auteur de la *Vérité cachée* nous demeure inconnu ; dans la notule consacrée à Mathieu Malingre par le *Dictionnaire des Lettres françaises*, Robert Barroux attribue les deux pièces à cet auteur, mais sans le justifier. Après l'édition *princeps*, deux autres nous sont connues : à Genève, par Jean Michel en 1544, à Genève encore, par Antoine Cercia, en 1559. De l'édition Pierre de Vingle Émile Picot connaissait trois exemplaires, mais deux seulement subsistent, l'un à Vienne et l'autre à Paris, ce dernier conservé sous la cote R1000 par la Société d'Histoire du Protestantisme français. Francis Higman les a collationnés¹ ; en 1980, Werner Helmich a publié un fac-similé de l'exemplaire de Paris² ; comme celui de Vienne, mais en plus grand nombre, cet exemplaire porte en marge du texte les références des passages bibliques cités. Nous appuierons notre analyse sur le fac-similé de W. Helmich en nous aidant de l'édition annoncée par Jonathan Beck, dont ce dernier a eu l'obligeance de nous communiquer l'état premier, ce qui lui vaut notre grande reconnaissance³.

Comme *La Maladie de Chrestienté*, *La Vérité cachée* a connu plusieurs représentations. L'une d'entre elles eut lieu près de Lille en 1563 dans le village de Mouveaux⁴ ;

1. HIGMAN, 1996 : 380.
2. HELMICH, 1980, t. 3 : 109-188
3. Voir BECK, 2007
4. LOTTIN, 2003 : 155-161.

elle fut, semble-t-il, fort bien reçue par de nombreux assistants, ce qui ne manqua pas d'en scandaliser d'autres ; un procès s'ensuivit devant l'officialité de Tournai, procès dont les actes ont été conservés aux Archives historiques du Royaume de Belgique. Il se trouva des témoins, ou des accusateurs, pour rapporter que :

Le peuple mal affecté a l'Eglise en fit telle joye que bonnement on ne sçavoit entendre la fin, et dirent pluseurs des divers propos contre les gens de l'Eglise, aulcuns disans que ilz avoient trop longuement seduict le peuple et que le pasté estoit descouvert et que on les devoit assommer, les aultres disoient que le dernier cop de la messe estoit donné et que on n'iroit plus a la messe⁵.

Il s'agit en effet d'une pièce polémique protestante dirigée contre les dogmes, les institutions et les pratiques de l'Église romaine. On y reconnaît quelques thèmes que développe aussi la *Maladie de Chrétienté*, comme le culte des saints guérisseurs et les pèlerinages, le dogme de la présence réelle, l'ignorance volontaire et la cupidité du clergé et d'autres encore. Il est certain que la polémique est le but premier, évident et déclaré de la pièce. Mais la polémique ne réduit pas les moyens du théâtre à un simple instrument, en lui-même indifférent, de la propagande. On dit trop facilement que la moralité est une prédication par personnages. Le théâtre n'est pas le sermon. Cela est si vrai qu'il contient des sermons, non pas des sermons réels adressés directement aux spectateurs, mais des sermons de théâtre insérés dans une action et dans une mise en scène, adressés d'abord aux personnages fictifs de la pièce, et à travers eux seulement aux spectateurs, qui les interprètent aussi bien comme des éléments dramatiques que comme des paroles à eux adressées. La pièce nous invite même aller plus loin et à observer qu'elle fait référence aussi, et cela dès son titre, au théâtre antérieur, traditionnel, même et surtout s'il est catholique, qu'elle en reprend certains tours de métier et certaines références fameuses. Le théâtre peut faire tous les efforts du monde pour se rendre sérieux, il ne peut cesser d'être un jeu.

Les deux sermons : leur forme et leur doctrine

La pièce commence et se termine par deux sermons antithétiques, tous deux prononcés par des personnifications, Vérité d'abord, puis Simonie, qui a revêtu pour ce faire le costume de Vérité. Ces deux sermons s'opposent autant par la

5. LAVÉANT, 2007.

forme que par la doctrine, qui sont données pour inséparables, solidaires, la forme de la prédication dépendant de son contenu et le contenu s'illustrant dans la manière de prêcher.

La forme de la prédication

Le sermon de Vérité (HELMICH, p. 117-130) n'obéit pas aux règles du sermon médiéval. Il est entièrement en français, sans aucune insertion de latin : les citations de l'Écriture sainte sont souvent accompagnées de références, données elles aussi en français, comme pour permettre aux auditeurs de reconnaître des textes qu'ils ont déjà entendus et lus, de les mémoriser, de s'y reporter ultérieurement et de les méditer sans cesse : « Jesus Christ dit en saint Matthieu / Et en saint Luc et autre lieu » (v. 138-139) ; « Ainsi l'Apostre nous instruit » (v. 146), « Mais escoutez bien le psaultier » (v. 153), « Ainsi dit David audict lieu » (v. 160).

On ajoutera à ces considérations de forme que le sermon de Vérité n'a pas lieu un dimanche ni un jour de fête ; il n'est accompagné ni « du son des prebstres » ni de celui des cloches (HELMICH, p. 115 ; vers 74). C'est une prédication familière, une « homélie » au sens ancien du terme.

À l'inverse, le sermon de Simonie (HELMICH, p. 169-179) se présente avec tous les prestiges du grand sermon scolastique, que la bouffonnerie permet de tourner en ridicule et de dénoncer comme odieux. L'orateur commence par le signe de croix :

*Nomine patris, filii,
A l'estomach, spiritus sancti.* (Helmich, p. 169 ; Beck, v. 1302-1303)

Même si le second de ces vers est hypermétrique, les mots « A l'estomach » sont bien prononcés au moment où l'orateur, se signant, se met la main sur la poitrine. Le mot français farci dans le latin révèle comme un lapsus le centre d'intérêt du prédicateur. Après une brève oraison où il fait mention des fidèles trépassés, pour lesquels il célèbre de fort nombreuses messes, Simonie énonce, en latin, le thème de son sermon : *Ferte nobis arietes*, en donne la référence, toujours en latin, *Psalmo vigesimo octavo*, et en justifie le choix par la liturgie du jour (*officio hodierno*) – liturgie consacrée au bienheureux saint Ours, protecteur du bétail. Par condescendance envers ses auditeurs, Simonie traduit la citation :

Se mon latin n'entendatis,
En vostre langue le mettons
Disant : « Apportez nous moutons. » (HELMICH, p. 170 ; BECK, v. 1331-1333)

Un sermon doit être divisé et la division annoncée : c'est fait, toujours en latin d'abord, puis en français :

Pourtant *presenti sermone*

Erunt partes duo bone.

Prima erit risitiva,

Secunda quaestiuiva.

Vous aurez doncques deux parties

Dont voz ames seront assouviés.

La premiere sera risive,

Devotion excitative. (HELMICH, p. 170 ; BECK v. 1336-1343)

Le rire a sa place dans un sermon : c'est celle de l'*exemplum*, qui consiste ici dans le récit d'un rêve fait par le prédicateur ; il a vu le quartier où il habite avec ses paroissiens en proie à un incendie au milieu duquel rôtaient des porcs, qui tendaient leurs pattes de derrière dans la direction du presbytère. Conclusion :

Ces jambons nous devez offrir

Selon le theme que disions :

« Apportez nous de voz moutons. »

Voila la premiere partie. (HELMICH, p. 171 ; BECK v. 1357-1360)

Avant de passer au second point, l'orateur se râcle la gorge : « Hem, hem, hem », les trois syllabes de ce grognement séparant, hors métrique, deux vers du même couplet. Invocation à la Vierge Marie, rappel du thème, et c'est l'annonce de la seconde partie, qui avait été qualifiée de *quaestiuiva*, barbarisme où l'on reconnaît à la fois la question scolastique et l'esprit de lucre (*questus*, « l'impôt » ou... « la quête ») qui inspire l'orateur. Ce dernier annonce en effet qu'il ne traitera pas la question de savoir si la gale vient de l'âme, alors que l'autorité de saint Bernard l'y aurait aidé, qu'il passera aussi sur l'épître et sur l'évangile, mais que pour abrégé il se contentera des « accoutumées recommandations ». Elles ne sont pas brèves, pourtant, puisqu'elles s'étendent sur plus de deux cents vers (la première partie en occupait soixante). Le rappel du thème et la doxologie finale sont encore prononcées en latin.

Le contenu de l'enseignement

Le sermon de Vérité commence par « le plus grand commandement », l'amour du prochain :

Aussi je vous veulx animer
 D'autrui comme vous mesme aymer ; (HELMICH, p. 117 ; BECK, v. 116-117)

Ceste est la Loy et les Prophetes (v. 119)
 Aussi fault enseigner les siens
 La vraye reigle des chrestiens :
 L'ung l'aultre aymer d'une amour pure. (v. 122-124)

À cet enseignement général sont apportées ensuite quelques précisions, qui toutes se rapportent à la pratique de la charité et de la justice dans la vie quotidienne, au travail, qui est indispensable car aucun ne doit vivre à la charge des autres, ainsi qu'au premier commandement, adorer Dieu et lui seul. Très vite, le propos de Vérité se charge de traits polémiques contre les dogmes et les pratiques catholiques, mais il est remarquable que ces traits, enchaînés dans un désordre apparent, s'organisent en réalité sous deux chefs principaux. Le culte réservé à Dieu permet de condamner le dogme de la présence réelle, le culte des saints, les superstitions dont Vérité dresse un catalogue pittoresque, puis de dénoncer le Pape et ses sectateurs comme autant d'Antéchrists ; le devoir de charité devrait interdire au clergé de vivre dans l'oisiveté et lui imposer de travailler de ses mains comme saint Paul.

Simonie, on s'en doute, prêche le contraire. Éloge des prêtres et des religieux, appel aux offrandes de messes pour les morts, à la participation aux confréries, au respect des clauses testamentaires en faveur de l'Église, aux pèlerinages, menaces d'excommunication en cas d'absence à la messe, de rupture du carême, de fraude sur la dîme.

De la pratique à la théorie : la prédication et l'interprétation la Bible

Pratique

C'est par là en effet que les deux sermons se distinguent le plus nettement. L'homélie de Vérité est un centon de citations traduites directement des Évangiles et du Nouveau Testament, un peu plus rarement de l'Ancien Testament. L'imprimé de Vienne et celui de Paris portent, dans la marge, les références scripturaires et le lecteur voit du premier coup d'œil que chaque vers ou presque de l'instruction initiale, celle qui énonce les préceptes essentiels de charité et de doctrine, trouve son fondement dans l'Écriture. Quand Vérité parle, c'est la Bible qui parle. Les citations choisies sont prises au sens littéral, sans commentaire, sans recours aux

sens spirituels familiers à l'exégèse médiévale ; elles n'en ont nul besoin, car leur sens éclate avec évidence.

En revanche, le sermon de Simonie fait appel à peu de passages bibliques ; ils sont empruntés à des textes rarement cités de l'Ancien Testament. Ils sont proposés en latin, la traduction commence par en tordre le sens littéral et l'interprétation qui en est proposée fait violence au bon sens d'une manière si grotesque qu'elle ne peut être accueillie que par un éclat de rire. Le thème du sermon est emprunté au Psaume 28, verset 1, qui se lit dans la Vulgate :

Adferte Domino, filii Dei, adferte Domino filios arietum.

Apportez au Seigneur, fils de Dieu, apportez au Seigneur les petits des béliers.

Il y a quelque distance, on en conviendra, entre cette invitation à sacrifier au Temple de Jérusalem et les gloses proposées par Simonie, que nous avons déjà citées, « Apportez-nous moutons » et « Ces jambons nous devez offrir. » Comment passer de *Domino* à « nous » ? Le jeu de mots est simple. Le mot du psaume se traduirait en français par « Seigneur » ; mais le titre de « sire » est aussi celui qu'on emploie chaque jour pour s'adresser aux hommes d'Église. Dans les farces françaises, « sire Jean » est le nom typique que l'on donne au curé d'une paroisse. Il est donc facile de passer de *Domino*, nom divin, à *domino*, sans majuscule, titre du curé, et de comprendre « apportez à votre curé, fils d'Israël, apportez à votre curé des agneaux », puis « des jambons ». On comprend aussi pourquoi Le Ministre de la pièce refuse d'être appelé « ministre » par Vérité et encore plus d'être appelé « Frere » par Aucun.

Qui suis je, dame ?

demande-t-il à Vérité. Et quand celle-ci lui répond, pour le rappeler à ses devoirs,

Qui ? Ministre.

il se récrie :

Ministre ? Je suis maistre, et chef du peuple. (HELMICH, p. 132 ; BECK, v. 484-487)

Quand Aucun englobe tous ses interlocuteurs dans l'apostrophe « Freres », le Ministre se récrie derechef :

Qui appelles tu « Frere »,
Paisant, vilain, sans bonnet traire ?
Mais qui t'a fait si familier ?

Maistre je suys, et bachelier
 et licentier *in utroque* ;
 Tu te fais de moy bien privé ! (HELMICH, p. 140 ; BECK, v. 652-657)

Mais un peu plus tard, Aucun revient à la charge en contestant aux curés ignorants le titre dont il se font appeler :

Est il pas digne d'estre sire
 Qui ne sçait pas lire n'escire ? (HELMICH, p. 147 ; BECK, v. 808-809)

De son côté, le personnage de Peuple ne manque pas d'appeler le Ministre « Mon seigneur » (HELMICH, p. 136 ; BECK, v. 581⁶) et se vante de lui verser les droits qui lui reviennent : en premier lieu la dîme, que pour son salut le décimateur prélève toujours sur les meilleurs articles de sa récolte, puis d'autres encore sur ses terres, que le Ministre a acquis en lui prêtant de l'argent, comme un usurier.

Théorie

L'art de prêcher et l'interprétation de la Bible font l'objet de débats approfondis dans la pièce. Fier de ses titres universitaires, le Ministre rappelle longuement les principaux points de l'*ars predicandi* :

MINISTRE	
Nos maîtres en predication	696
Disent : « En ceste collation, Nous aurons deux ou troys partie. »	
Thesauriere saluent Marie	
En disant : « A l'accoustumé, Par rithme, nous dirons <i>Ave.</i> »	700
Leurs parties finent en <i>tiva</i> , Themes graphiques <i>primeva</i> .	
Puis question theologalle	704
Font de l'Escot ou Jehan des Halle ⁷ . Et la grant croix fort perfrontee	
Font a la fin et a l'entree, Et disent quolibetz joyeux	708
Pour resveiller aucuns dormeux. Verité n'a point tel esprit ;	

6. Cf. « Monsieur mon pasteur » (v. 551), « Monsieur » (v. 568), « Prudent seigneur » (v. 606).
7. L'Escot est évidemment la transcription française du nom de Jean Duns Scot ; Jehan des Halle est-il Alexandre de Halès, avec une confusion sur le nom de baptême ?

Tousjours de Dieu, de Jesus Christ
Ou de sa croix fait son propos ; 712
Les saintz et mortz laisse en repos. (HELMICH, p. 142 ; BECK, v. 696-712)

Aucun rejette point par point cette argumentation et se réclame de l'autorité du Christ,

Duquel les sermons n'ont partie
Qui n'ayt en soy esprit et vie. (HELMICH, p. 143, BECK ; v. 728-729)

L'art d'interpréter la Bible suscite autant de débats que celui de prêcher. Dans son sermon, puis dans un entretien privé, Vérité accumule les citations bibliques, mais cela ne suffit pas à convaincre Le Ministre :

Vous l'entendez comme il vous plaict.
Il faut l'escripture glosser ;
La lettre occist. (HELMICH, p. 133 ; BECK, v. 509-511)

Vérité conteste vigoureusement cette exploitation du passage de saint Paul « La lettre tue, mais l'esprit donne la vie. » (II Cor. 3, 6). Elle ne pouvait s'en trouver surprise, tant cette exégèse est banale durant tout le Moyen Âge, où elle a servi durant des siècles à chaque interprète à justifier sa propre allégorie contre le regard purement terrestre de ses antagonistes, tant elle a servi aussi à promouvoir la typologie chrétienne contre le littéralisme charnel des juifs. Vérité prend appui sur l'argument qui lui est opposé et profite de l'occasion pour dénoncer les manipulations du « sens allégorique » ; on n'a pas le droit d'isoler une phrase de son contexte, si on veut percevoir le sens qui lui a donné l'auteur sacré :

Sans adjouster ne sans oster,
Tu debvrois bien le lieu noter
Que de saint Paul as proposé,
Lequel plusieurs ont mal glosé.
De la Loy parle, qui dict lettre,
Laquelle occist ; Grace faict estre. (...)

De la dénonciation des allégories arbitraires à l'accusation de mauvaise foi exégétique, il n'y a qu'un pas :

A ton plaisir ainsi la tire
Comme s'elle eust le naiz de cire. (Helmich, p. 134 ; Beck, v. 520-525, 528-529)

Tordre le nez de la Sainte Écriture comme s'il était de cire, voilà une accusation qui n'est pas nouvelle. En général, elle dénonce l'abus d'allégorie, sur lequel est jeté le soupçon de la mauvaise foi. Elle servait le plus souvent aux tenants de l'orthodoxie contre les dissidents, qui devaient forcément utiliser l'Écriture contre l'usage dominant et approuvé. Alain de Lille jetait ce reproche au visage des cathares⁸. La formule était peut-être passée en proverbe.

Les deux représentants du peuple des fidèles, Aucun et Peuple, débattent aussi de ces questions d'exégèse, et ils en débattent techniquement. Peuple, comme l'indique le caractère collectif de son nom, représente la majorité encore catholique, attachée à l'Église romaine par routine et par servilité, tandis qu'Aucun, homme sans qualité mais singulier, représente les bons chrétiens sensibles aux idées réformées, mais qui ne sont pas encore prêts à adhérer à une nouvelle Église. À la fin de la pièce, Aucun décide d'ailleurs de « nicodémiser ». Aucun fait grief à Simonie, qu'il a reconnue sous le vêtement usurpé de Vérité, de citer un passage qui n'est pas dans le texte hébreu de la Bible :

Des son premier mot elle ment,
 Qui en David n'e[n] autre lieu (impr. : n'es)
 De Bible n'est ; quant aux Hebreux,
 Selon lequel le texte est tel,
 « O princes ! au Dieu eternal
 Donnez, donnez gloire et honneur
 Au Dieu eternal createur. » (HELMICH, p. 181 ; BECK, v. 1581-1587)

Il conteste le recours à l'exemple d'Ananie et de Saphire, qu'on n'a pas le droit d'appliquer aux dîmes et aux testaments, ainsi que la formule *centuplum accipies*, censée promettre le paradis à ceux qui multiplient les aumônes au clergé⁹. Cette rigueur à la fois exégétique et morale se confirme à la fin de la pièce : Vérité, que Aucun souhaite recueillir chez lui en secret, lui annonce qu'elle ne lui fera acquérir que des richesses éternelles ; ce sont elles qui récompenseront « aux cent double » les persécutions inévitables ici-bas¹⁰.

8. ALAIN DE LILLE, *De Fide catholica*, *Patr. Lat.*, t. 210, col. 333.

9. Cette idée non plus n'est pas neuve : Jean Bodel en faisait les gorges chaudes dans le fabliau *De Brunain, la vache au prestre* : « Voirement est Dieus bon doubler. » (BODEL, 1965 : 97). Ce n'est pas le Paradis que gagne le vilain naïf, c'est une vache. Il n'y trouve pas matière à se plaindre.

10. HELMICH, p. 185 ; BECK, v. 1685.

Veritas de terra orta est : la moralité contre les mystères

Que la droite interprétation de la Bible soit essentielle à la question de la vérité, c'est encore ce que met en lumière le titre de la pièce.

La Vérité est cachée à l'occasion d'un jeu de scène banal dans les moralités dramatiques. Pour se débarrasser de Vérité, dont l'enseignement nuit au Ministre, Avarice et Simonie conviennent d'un stratagème. Elles jettent Vérité dans une mine (une mine à ciel ouvert, pas très profonde comme le montre la suite), Simonie la dépouille de sa robe et s'en revêt pour prêcher à sa place sans être reconnue. Cette ruse réussit auprès de Peuple dont la crédulité coupable est acquise d'avance, mais on vient de voir qu'elle échoue auprès d'Aucun, qui sait distinguer la Vérité du mensonge en dépit du costume... et des conventions théâtrales. Un déguisement, voilà qui ne surprend personne au théâtre à cette époque; le motif du personnage jeté dans un trou rappelait peut-être à certains spectateurs l'histoire de Joseph et de ses frères, mise en scène dans la *Moralité de l'Envie des frères* après l'avoir été dans une pièce du *Mystère du Viel Testament*¹¹.

Après avoir été cachée, la Vérité est découverte par Aucun et par Peuple. Les mauvais traitements qu'elle vient de subir ne doivent pas les « scandaliser », c'est-à-dire les plonger dans le découragement et le doute, comme de nouveaux pèlerins d'Emmaüs, car tout cela, dit-elle, est conforme aux plus hauts exemples : le Christ, né dans une mangeoire, « non homme et meseau / Fut estimé, et abjection / Du peuple » (vers 1635-1637), ce qui renvoie à Isaïe 53, 2-4, où le Serviteur de Yahvé est traditionnellement considéré comme une *figura Christi*. Elle rappelle aussi l'exemple de saint Paul, « purgation / des rues saint Paul on appella », renvoyant à I Co 4, 13, *tamquam purgamenta huius mundi facti sumus*. Autant de citations dont les références figurent dans les marges des imprimés, et qui constituent des exemples historiques et non allégoriques; seule l'allusion à Isaïe pourrait passer pour telle, mais elle est justifiée par le Nouveau Testament (Mt 8, 17).

À l'extrême fin de l'imprimé de Paris, on lit une mention étrange : « David, Psaume 84, Verité de la terre est yssue; et Justice voit de la nue. »

Ce verset se lit dans la Vulgate :

Misericordia et Veritas obviaverunt sibi,
Iustitia et Pax osculatae sunt.

11. La *Moralité de l'Envie des frères*, ou *La Moralité des Frères de Maintenant*, 1970; voir notre étude, BORDIER, 2002; *Le Mistère du Viel Testament*, 1881: 1-44.

Veritas de terra orta est
et Iustitia de caelo prospexit.

Il a une longue et riche histoire au Moyen Âge. Saint Bernard et Hugues de Saint-Victor l'ont utilisé l'un et l'autre, à peu près en même temps, vers 1140, pour rendre compte de l'Incarnation du Fils de Dieu et de la Rédemption¹²; Julien de Vézelay et Pierre le Vénérable ont fait de même¹³. De saint Bernard il est passé dans les *Meditationes Vitae Christi*¹⁴, de là chez Guillaume de Digulleville (*Le Pèlerinage Jhesucrist*)¹⁵, et de ce poète dans les mystères, chez Eustache Mercadé, Arnoul Gréban et leurs successeurs¹⁶. Dans tous ces grands textes, les personnages essentiels de la citation étaient Justice et Miséricorde, Vérité et Paix n'occupaient qu'une place accessoire. La question était de savoir à laquelle des deux vertus majeures Dieu le Père donnerait la préférence, et par conséquent si le genre humain pécheur serait racheté ou non. Le procès recommence à l'instant où chaque chrétien comparait devant son juge pour le jugement particulier. Dans *Le Pèlerinage de l'âme*, Guillaume de Digulleville met en scène une procédure aux termes de laquelle Miséricorde obtient une lettre de grâce pour les pécheurs¹⁷. Suivant ce modèle, les moralités édifiantes du xv^e ou du début du xvi^e siècle mettent en scène au Paradis Justice et Miséricorde pendant que l'Homme pécheur ou l'Homme mondain, exhorté à se confesser par Maladie et Mort, se débat contre les « empêchements » que le diable envoie sur sa route pour faire obstacle à sa conversion.

Il n'est pas indifférent que la moralité de *La Vérité cachée* reprenne ces mots à son compte, car elle le fait dans un tout autre sens. Ici c'est Vérité, et elle seule, qui est mise en évidence. Les autres personnages du psaume sont laissés de côté. Nouvelle manière de rejeter les interprétations allégoriques de la Bible, les débats scolastiques et les images anthropomorphiques d'un Dieu partagé entre des vertus contradictoires. Moyen de polémiquer aussi, probablement, contre un théâtre qui a connu pendant un siècle un succès considérable, mais que la Réforme veut rendre caduc. Bien mieux que les mystères, la moralité se met au service de la vérité. Elle rejette les séductions du grand spectacle, refuse de développer

12. *Sancti Bernardi Opera*, 1968 : 13-29; Hugues de Saint-Victor, *Miscellanea*, col. 623-626.

13. Julien de VÉZELAY, 1972 : 488-505; Pierre le Vénérable, 1968, § 189, p. 99.

14. Iohannis DE CAULIBUS, 1997, c. II : 12-14.

15. STÜRZINGER, 1897.

16. Nous nous permettons de renvoyer à notre communication BORDIER, 2007.

17. Guillaume DE DEGUILEVILLE, 1895. Voir LE BRIZ et VEYSSEYRE, 2010 : 283-356.

des épisodes apocryphes, de mettre en scène des saints vénérés par les foules et leurs miracles douteux. Elle refuse évidemment de faire, comme les mystères, la propagande d'une Église qu'elle assimile à l'Antéchrist. La moralité protestante s'oppose aussi à la moralité traditionnelle, catholique. Elle ne récuse pas la technique de la personnification théâtrale, même si elle rejette la représentation anthropomorphe de Dieu en Paradis, commune à la moralité catholique et au mystère; elle ne récuse pas les procédés traditionnels du déguisement, du jeu de scène signifiant, des images riches de mémoire comme celle de la citerne; en revanche, elle récuse la personnification de Justice et celle de Miséricorde, et plus fermement encore l'enseignement des moralités, qui donne aux rites et aux œuvres un rôle essentiel dans le salut de l'âme et qui excite l'angoisse de la damnation au détriment de la foi sereine dans l'acte sauveur du Christ. Elle récuse, par conséquent, tout ce qui concerne l'agonie, la confession *in extremis*, la satisfaction, autrement dit le cœur des moralités édifiantes traditionnelles.

Théâtre d'élite et de petits cercles, le théâtre protestant polémique vigoureusement contre les idées et les pratiques catholiques. L'exemple de Nouveaux en montre l'efficacité. Cet exemple montre que l'enseignement doctrinal et moral conserve toute sa saveur et toute sa force trente ans après la création de la pièce, quand la vérité ne peut plus être dite « cachée » et qu'un comportement comme le « nicodémisme » n'est plus d'actualité. Comme Jonathan Beck le rappelle souvent à très juste titre, l'enjeu des pièces protestantes est le salut des spectateurs dans l'autre monde, leur liberté et souvent leur vie dans celui-ci. Cela dit, le théâtre polémique protestant ne se dresse pas seulement contre des idées et des pouvoirs, mais aussi contre un autre théâtre, un théâtre enraciné dans les usages et qui plaisait aux foules. Même au théâtre, le jeu littéraire ne résigne jamais tous ses droits. On pourrait en trouver confirmation dans le camp catholique. En 1540 Jean d'Abondance donne *Le Gouvert d'Humanité*. Cette moralité reprend à son compte une tradition théâtrale vieille de plus de cent ans, celle du personnage-type en marche dans ce pèlerinage qu'est la vie de l'homme sur terre, et qui au lieu d'aller droit vers la patrie céleste s'égare dans les régions du péché. Le souvenir de *La Moralité du Pèlerinage de Vie humaine*, de *L'Homme juste et l'Homme mondain* ou de *La Moralité de l'Homme pécheur* ne paraît pas entièrement dissipé. On retrouve Carême et Pénitence, Péché Mortel et Justice Divine, et même Remords de Conscience, présent aussi dans *L'Envie des frères*. Pourquoi revenir si tard à un modèle si banal? La réponse pourrait bien se trouver dans le rôle d'Erreur, qui incarne le Protestantisme et qui pour cette raison fait partie de la suite de Péché.

Erreur se vante de tout ce que les catholiques reprochent à la Réforme, en particulier de convertir les ignorants, les ânes, les marauds, d'inciter les femmes à commenter l'Écriture et les enfants à disputer de saint Paul¹⁸. Nous ne croyons pas forcer le trait en plaçant à cet endroit l'accent principal de la pièce. C'est en vue de ce passage et de ce rôle qu'elle a été écrite et qu'elle l'a été selon le modèle le plus traditionnel, qui retrouvait dans la polémique vigueur et actualité. Rafraîchir la mémoire théâtrale du public, le replonger dans une atmosphère qui lui a été familière, dans un système de référence où il comprend tout tout de suite, n'est-ce pas le meilleur moyen de dénoncer l'innovation qui met le monde à l'envers, jette le trouble dans le royaume et dans les âmes ? Une foi contre une autre, une Église contre une autre, cela veut dire aussi un théâtre contre un autre : Erreur triomphante ici, Vérité cachée là.

18. Vers 760-791. Ce ne sont pas là des thèmes de basse polémique, mais des sujets de conflit importants ; on les trouve chez un auteur aussi considérable que Ronsard (voir par exemple la *Remonstrance au peuple de France*, 1994, t. 2 : 1035).

Bibliographie

Sources primaires

ALAIN DE LILLE, *De fide catholica*, *Patrologie Latine*, t. 210, col. 333.

BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sancti Bernardi Opera*, éd. C. H. Talbot, H. Rochais, J. Leclercq, *Sermones II*, éd. J. Leclercq, H. Rochais, Rome, Editiones cistercienses, 1968, vol. V.

GUILLAUME DE DIGULLEVILLE, *Le Pelerinage de l'Ame* de Guillaume de Deguileville, éd. J. J. Stürzinger, London, Nichols and Sons, 1895.

—, *Le Pelerinage Jhesucrist* de Guillaume de Deguileville, éd. J. J. Stürzinger, London, Nichols and Sons, 1897.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Miscellanea*, *Patrologie Latine*, vol. 177.

JEAN D'ABONDANCE, *Le Gouvert d'Humanité*, éd. X. Leroux, Paris, Champion, 2011.

JEAN BODEL, *Fabliaux*, éd. P. Nardin, Paris, Nizet, 1965.

IOHANNIS DE CAULIBUS, *Meditaciones Vite Christi olim S. Bonaventuro attributæ*, cura e studio M. Stallings-Taney, Turnhout, Brepols, 1997.

JULIEN DE VÉZELAY, *Sermones*, éd. D. Vorreux, Paris, Éditions du Cerf, vol. II, 1972.

Maladie (La) de Chrestienté. La Vérité cachée, éd. J. Beck, Genève, Droz, à paraître.
Mistère (Le) du Viel Testament, éd. J. de Rothschild, Paris, Firmin Didot, t. III, 1881.

Moralité de l'Envie des frères, ou *Moralité des Frères de Maintenant*, dans *Le Recueil du British Museum. Fac-similé des soixante-quatre pièces de l'original*, éd. H. Lewicka, Genève, Slatkine Reprints, 1970, n° LII (non paginé).

Moralités françaises. Réimpression fac-similé de vingt-deux pièces allégoriques imprimées aux XV^e et XVI^e siècles, éd. W. Helmich, Genève, Slatkine, 1980, t. 3, p. 109-188.

PIERRE LE VÉNÉRABLE, *Contra Petrobrusianos hereticos*, éd. J. Fearn, Turnhout, Brepols, 1968.

RONSARD, (Pierre de), *Remonstrance au peuple de France*, dans *Oeuvres complètes*, éd. J. Céard, D. Ménagier et M. Simonin, Paris, Gallimard, 1994, t. 2, p. 1035.

Sources secondaires

- BECK, Jonathan, « L'Évangélisme militant à l'époque des Placards. Les moralités de *La Maladie de Chrestienté* et *La Vérité cachée* (Neuchâtel, 1533-1534) », dans *Actes du XII^e Congrès de la Société internationale pour l'étude du théâtre médiéval* (Lille, 2-7 juillet 2007), [<http://sitm2007.vjf.cnrs.fr/fr/programme.htm>] (Lien consulté le 22/05/2014)
- BORDIER, Jean-Pierre, « La Moralité de *l'Envie des Frères* (Recueil du British Museum, LI). Conventions théâtrales et codes herméneutiques », dans *Langues, codes et conventions dans l'ancien théâtre européen. Actes de la Troisième rencontre sur l'ancien théâtre européen de 1999*, s. d. Jean-Pierre Bordier, Paris, Champion, 2002, p. 191-209.
- , « Le Procès de Paradis dans la littérature dramatique et didactique de la fin du Moyen Âge (xiv^e-xv^es.) » dans *L'Intime du droit, Actes du colloque de la Fédération internationale des Sociétés et Instituts pour l'étude de la Renaissance*, s. d. Max Engammare et Alexandre Vanautgaerden, Genève, Droz, 2014, p. 363-395.
- HIGMAN, Francis M., *Piety and the People. Religious Printing in French 1511-1551*, Adelshot, Scolar Press, 1996, p. 380.
- LAVEANT, Katell, « Le théâtre du Nord et la Réforme : un procès d'acteurs près de Lille en 1563 » dans *Actes du XII^e Congrès de la Société internationale pour l'étude du théâtre médiéval*, (Lille, 2-7 juillet 2007), [<http://sitm2007.vjf.cnrs.fr/fr/programme.htm>] (Lien consulté le 22/05/2014)
- LE BRIZ, Stéphanie et VEYSSEYRE, Géraldine, « Composition et réception médiévale de la lettre bilingue de Grâce de Dieu au Pèlerin (Guillaume de Digulleville, *le Pèlerinage de l'âme*, vers 1593-1784) », dans *Approches du bilinguisme latin-français au Moyen Âge. Linguistique, Codicologie, Esthétique*, s. d. Stéphanie Le Briz et Géraldine Veyseyre, Turnhout, Brepols, 2010, p. 283-356.
- LOTTIN, Alain, « Un précieux témoignage dans la diffusion du calvinisme dans la châtellenie de Lille : la farce de Mouveaux (1563) », *Annales du comité flamand de France* 61 (2003), p. 155-161.

